Les traducteurs dans la littérature québécoise

Jean DELISLE,
Professeur émérite
Université d'Ottawa
Canada

Nombreux sont les écrivains d'expression française au Canada qui ont trouvé dans la pratique de la traduction un moyen de subsistance connexe à l'écriture originale. « Nos écrivains, constate Pierre Baillargeon, exercent tous un métier parallèle ; ils sont avocats, médecins, traducteurs, prêtres » (Baillargeon 1944, 53). Dans *Les médisances de Claude Perrin*, il écrit : « Manger ou ne pas manger, là est la question. Je soutenais que, pour l'écrivain, il y a toujours de la vache enragée, le petit emploi [...] » (Baillargeon 1973, 118). À ses yeux, le métier de traducteur était un petit emploi. Les écrivains québécois ne sont pas différents des autres, cependant. Chateaubriand, par exemple, a pu assurer sa subsistance à Londres grâce à des travaux de traduction. Émile Littré a travaillé comme traducteur au *National*, un grand journal libéral où il traduisait des articles de la presse allemande ou anglaise. Ce sont deux exemples parmi tant d'autres.

Lorsque j'ai entrepris cette recherche, je me suis demandé si les auteurs ayant consacré à la traduction une part importante de leur activité intellectuelle ont transposé dans leurs œuvres de création leurs préoccupations de traducteur. S'ils ont mis en scène des traducteurs fictifs, ces traducteurs leur ressemblent-ils ? Quel portrait en ont-ils tracé ? Les ont-ils représentés au travail, entourés de leurs dictionnaires et aux prises avec leurs problèmes de recherche d'équivalences ? Nous renseignent-ils sur leur âge, leur état civil, leur degré de scolarité ? Le personnage traducteur est-il un dilettante ou un salarié ? Où travaille-t-il : Dans une administration publique ? Une entreprise privée ? Une agence de publicité ? Une maison d'édition ? Une salle de rédaction ? Quel regard porte-t-il sur son métier ? Est-il politisé ? Je voulais savoir si le portrait du traducteur qui se dégage de la littérature québécoise est conforme à celui du traducteur non fictif? Dans des travaux antérieurs, j'avais tracé le profil du traducteur « réel » dans la fonction

BDD-A24417 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:01 UTC)

publique fédérale (*Au cœur du trialogue canadien*, en 1984), à la Société des traducteurs du Québec (*Les alchimistes des langues*, en 1990), et j'avais dressé un tableau de l'évolution de la traduction dans l'ensemble du pays depuis 1534 (*La traduction au Canada / Translation in Canada, 1534-1984*, en 1987). Ces études, ainsi que les sondages périodiques des sociétés de traducteurs établissant le profil socio-économique des traducteurs, devaient me servir de point de comparaison lorsque j'allais tracer le portrait du « traducteur fictif ».

Si « le roman est un document social », comme le prétendait le poète Alfred Desrochers (cité dans Maurel 1946, 267), nous devrions normalement nous attendre à ce qu'il y ait plus ou moins coïncidence entre le « traducteur de papier » et le « traducteur en chair et en os ». Mais il n'est pas impossible que l'image du traducteur évoluant dans l'univers fictif soit quelque peu déformée par l'auteur et investie d'une signification particulière. Autrement dit, le thème de la traduction a-t-il été intégré, consciemment ou non, au processus de création de l'écrivain ? Y a-t-il des romans dans lesquels le traducteur fictif est le centre de gravité symbolique de l'œuvre ? C'est à toutes ces questions que ma recherche voulait tenter d'apporter une réponse.

Ayant interrompu cette recherche pour diverses raisons, il y a une douzaine d'années, j'ai proposé récemment à une collègue de l'Université de Sherbrooke, Patricia Godbout, de constituer un groupe de recherche pour la mener à terme. Dans la suite du présent article, j'aimerais livrer quelques résultats préliminaires et bien fragmentaires de ce projet « traducto-littéraire » au moment où il est sur le point d'être réactivé.

Une première constatation s'impose d'emblée : la matière à étudier est plus qu'abondante. Lorsque j'ai interrompu cette recherche, il y a une douzaine d'années, j'avais recensé déjà pas moins de 210 écrivains-traducteurs et 114 personnages-traducteurs dans 68 œuvres littéraires appartenant aux genres les plus divers : romans, nouvelles, contes, pièces de théâtre et pastiches.

Les écrivains

Avant de parler des traducteurs imaginaires eux-mêmes, il convient de dire un mot des auteurs qui leur ont prêté vie. Les écrivains ayant exercé le métier de traducteur à temps partiel ou à plein temps appartiennent à toutes les époques de l'histoire littéraire du Québec, depuis Philippe Aubert de Gaspé, jusqu'à Lori Saint-Martin. Auteur des *Anciens Canadiens* (1863), Philippe Aubert de Gaspé a été de 1813 à 1816 « Traducteur français et secrétaire français du Gouverneur en Conseil ». De 1841 à 1863, retiré dans son manoir de Saint-Jean-Port-Joli, il a mené une vie de patriarche solitaire et traduit des romans de Walter Scott. Pour sa part, Lori Saint-Martin est une jeune auteure qui a habité Toronto, où elle enseignait la littérature québécoise

BDD-A24417 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:01 UTC)

et la traduction, en plus de pratiquer le métier d'interprète de conférence. Elle vit aujourd'hui à Montréal et enseigne à l'UQAM. Avec son mari Paul Gagné elle a remporté à deux reprises le prestigieux Prix du Gouverneur général pour la traduction. Dans son premier livre de fiction, *Lettre imaginaire à la femme de mon amant* (1991), une nouvelle intitulée « Départs » met en scène une interprète. Lori Saint-Martin lui prête la réflexion suivante :

> Les interprètes sont des voyageurs et des parleurs, ils savent traiter en deux ou trois langues de choses qu'ils ne comprennent dans aucune. Leurs bagages sont légers, ils peuvent recommander un hôtel à Whitehorse ou un restaurant à Manille, vous fourniront les coordonnées d'un charmant collègue d'Amsterdam. Ils aiment les mauvais calembours, les mots croisés, la distance. Hier ils étaient partis et demain ils repartiront, entre-temps ils parlent, sérieux, concentrés, polyglottes. (Saint-Martin 1991, 31-32)

Entre cet « ancien Canadien » et cette traductrice-interprète talentueuse et engagée, bon nombre d'écrivains québécois ont touché à la traduction. Qu'il suffise de citer les noms suivants : Antoine Gérin-Lajoie, William Chapman, Jules Fournier, Alonzo Cinq-Mars, Rodolphe Girard, Harry Bernard, Pierre Baillargeon, Paul Morin, Jean Filiatrault, Jean Simard, Michel Garneau, Alfred Desrochers, Jean Hamelin, Alain Grandbois, Michel Beaulieu, Paul Chamberland, Madeleine Gagnon, Dominique Blondeau, Jacques Poulin, Hélène Rioux, Pauline Harvey, Jean Marcel et Michel Tremblay. Lors de la création de l'Office national du film, on chercha à recruter un traducteur. Se portèrent candidats les trois poètes Fernand Ouellet, Gilles Hénault et Michel van Schendel, ainsi que le romancier Jacques Godbout, qui obtint le poste. Je crois pouvoir dire qu'une très forte proportion d'écrivains québécois font ou ont fait de la traduction.

On aurait tort de penser que les auteurs-traducteurs s'adonnent tous à la traduction littéraire. La plupart pratiquent ou ont pratiqué largement la « traduction alimentaire ». Ils sont traducteurs occasionnels pour des entreprises privées ou des administrations publiques, ou travaillent dans les services de dépêches des journaux. Le regretté Michel Beaulieu (1941-1985) m'a confié, par exemple, qu'il traduisait de la poésie pour son plaisir et, sous le couvert de l'anonymat, des romans pornographiques pour mettre du beurre dans ses épinards.

Le cas d'Hubert Aquin (1929-1977) est assez amusant. On sait qu'il a souvent été aux prises avec des difficultés financières. Pierre Tisseyre lui confiait des travaux de traduction pour lui permettre de joindre les deux bouts. « Quand il le voulait, c'était un bon traducteur », rapporte l'éditeur (cité dans Guay 1983, 201). Mais un jour, Pierre Tisseyre demande à notre homme de traduire un livre sur les Anglais et les Iroquois, dont l'auteur était un vieux médecin, fanatique du rapprochement entre Canadiens anglais et Canadiens

BDD-A24417 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:01 UTC)

français. Il avait plus de 70 ans lorsqu'il avait appris le français. À l'époque, le programme d'aide à la traduction du Conseil des Arts du Canada n'existait pas et l'éditeur avait dit au vieux médecin : « Si vous payez la traduction, je trouverai un traducteur et je publierai le livre » (*ibid.* 2002). Aquin, qui traversait alors une période de vaches maigres, avait demandé d'être payé au fur et à mesure qu'il remettrait sa traduction. Pierre Tisseyre avait donc donné des instructions en ce sens à sa secrétaire. Il avait évidemment convenu de le payer tant la page du livre original, et non tant la page de la traduction, ce que la pauvre secrétaire perdit de vue. L'éditeur faisait parvenir chaque tranche de la traduction à l'auteur qui, au bout d'un certain temps, se mit à écrire des lettres affolées : « Mais je ne comprends pas, je n'ai jamais écrit des choses pareilles. [...] J'ai fait des recherches, ce que j'écris est authentique, il ne faut rien modifier » (*ibid.*)

> Au début, rapporte Pierre Tisseyre, j'ai pensé qu'Hubert Aquin prenait quelques libertés avec le texte anglais mais finalement j'ai réagi, j'ai comparé la traduction incriminée et le texte original et je me suis aperçu que mon Hubert, quand il avait besoin d'argent, se mettait à sa machine à écrire et écrivait n'importe quoi sur les Anglais et les Iroquois. Avec de grosses marges, beaucoup de paragraphes et pas mal de dialogues de façon à ce que ça couvre beaucoup de pages, puis il venait chercher son chèque. (*ibid.* 203)

L'auteur de *Prochain épisode* a ainsi touché une coquette somme. Il serait faux de prétendre que, pour faire taire leurs ventres creux, tous les écrivains québécois ont eu recours à de pareils stratagèmes, contraires au code de déontologie des traducteurs. Une chose est sûre cependant : la traduction a été pour beaucoup d'entre eux une source de revenu non négligeable. Nombreux sont ceux qui ont vécu et vivent de leur plume traductrice...

Dans un essai intitulé *Le romancier fictif*, André Belleau a attiré l'attention sur l'abondance de romans québécois centrés sur un personnage-écrivain : plus de quarante entre 1940 et 1980, et il n'a pas tout compté. Il était donc prévisible que les auteurs mettent aussi en scène des héros traducteurs qui « se trouve[nt] à l'extérieur de la littérature sans en être trop éloigné[s] », note André Belleau (1980, 82) à propos de Marcel Larocque, personnage principal de *La fin des songes* de Robert Élie. C'est un fait qu'une nuée de professeurs, d'auteurs et de traducteurs s'est abattue sur le roman québécois. Innombrables sont les personnages-professeurs, les personnages-auteurs et les personnages-traducteurs qui imposent leur présence.

Les 68 œuvres et les 114 traducteurs fictifs que j'ai recensés jusqu'ici témoignent à l'évidence de la présence de la traduction dans l'univers littéraire québécois. J'ose même affirmer que les traducteurs sous lesquels se cachent les écrivains sont, dans une large mesure, les doubles de leurs créateurs qui se projettent dans leurs œuvres. Ce dédoublement s'effectue à la croisée de la

BDD-A24417 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:01 UTC)

fiction et de la réalité. C'est souvent dans les premiers romans que l'on rencontre les traducteurs fictifs. Les premiers romans déguisent mal l'autobiographie, c'est bien connu. Betty Bednarski a écrit dans *Autour de Ferron*, « la fiction et l'autobiographie révèlent leur fondamentale parenté » (Bednarski 1989, 85) À ce sujet, le spécialiste de Pierre Baillargeon, André Gaulin, est formel : « Sous Claude Perrin, c'est Pierre Baillargeon que nous retrouvons, les deux personnages se confondent » (dans Baillargeon 1973, 20). On pourrait en dire autant de nombreux autres créateurs de traducteurs imaginaires.

Avant 1960

Trente-six des 68 titres recensés, soit un sur deux environ, renferment au moins un personnage principal qui exerce le métier de traducteur ou d'interprète. Les 32 autres titres contiennent des réflexions sur la traduction ou des personnages secondaires qui s'adonnent à la traduction. Ces chiffres seraient encore plus élevés si j'avais inclus dans mon étude les interprètes figurant dans les romans historiques qui ont pour cadre le Régime français (1534-1760). On y aurait vu défiler les deux interprètes iroquois de l'explorateur Jacques Cartier, Dom Agaya et Taignoagny, la plupart des interprètes du fondateur de Québec, Samuel de Champlain, ainsi que la majorité des interprètes qui se mirent au service des Français et des compagnies engagées dans la traite des fourrures. J'ai délibérément exclu de mon corpus ces figures du Canada primitif, d'une part, pour limiter l'ampleur de l'étude et, d'autre part, pour la centrer sur les écrits de « pure » fiction, ceux dans lesquels les auteurs sont le plus susceptibles de se projeter eux-mêmes par personnages interposés. Cette dimension autobiographique m'apparaît essentielle pour cerner cette espèce de « narcissisme inquiet » de l'écrivain québécois, selon l'expression de François Ricard (cité dans Blais 1980, 178). Autrement dit, le personnage-traducteur et le personnage-écrivain pourraient bien être les frères jumeaux par l'entremise desquels les auteurs cherchent à se définir eux-mêmes et à préciser le sens de leur activité pour se donner une conscience d'écrivain. Cette hypothèse est renforcée par le fait que bon nombre de traducteurs fictifs sont aussi écrivains[1], vivent dans l'entourage d'écrivains[2] ou souhaitent eux-mêmes écrire des romans[3].

[1] Cf. Romain dans *L'homme foudroyé* (D. Blondeau), Marie-Charles Craig dans *Miss Charlie* (S. Paradis), Claude Perrin dans *Les médisances de Claude Perrin* (P. Baillargeon), Anne dans *Une histoire gitane* (H. Rioux), le personnage anonyme dans *N'entendre qu'un son* (R.-B. Drapeau).

[2] Cf. Catherine dans *Catherine I à V* (J.-C. Clari), Michel Bullard dans *Doux- amer* (C. Martin), Sylvie Duchamp dans *Opération orchidée* (C. Villon), Théophile Brisefer dans *Rue des Petits-Dortoirs* (D. Bélanger), Carl dans *La séparation* (J. Simard).

BDD-A24417 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:01 UTC)

Il faut remonter en 1658 pour relever la toute première mention d'un traducteur fictif dans une œuvre de fiction littéraire autre qu'un roman historique. Il s'agit en fait d'un interprète. Lorsque le vicomte d'Argenson, Pierre de Voyer, débarque à Québec en juillet 1658 pour y occuper le poste de gouverneur de la Nouvelle-France, les élèves du collège de Québec organisent une réception solennelle en son honneur et montent un petit drame trilingue français, huron, algonquin[4]. L'un des personnages de cette pièce de circonstance est le « Génie interprète » qui traduit en français les passages déclamés en huron et en algonquin.

Jusqu'à la fin des années 1950, on relève relativement peu d'œuvres mettant en scène des traducteurs, moins d'une dizaine, dont *Jean Rivard* (1862) d'Antoine Gérin-Lajoie, *La maison vide* (1926) d'Harry Bernard, *Les médisances de Claude Perrin* (1945) et *Commerce* (1947) de Pierre Baillargeon ainsi que *La fin des songes* (1950) de Robert Élie. Dans ces œuvres, le métier de traducteur apparaît comme un pis-aller, une occupation exercée avant de trouver mieux. En raison de l'encombrement des professions libérales, Gustave Charmenil, dans *Jean Rivard*, se voit « obligé d'écrire pour les gazettes, de traduire, de copier, d'enseigner le français » (Gérin-Lajoie 1947, 119). Pour sa part, Claude Perrin avoue : « Finalement j'entrai comme traducteur dans une agence de publicité anglaise. J'acceptai cet emploi comme un tremplin pour parvenir plus haut » (Baillargeon 1973, 161). « Au bout de cinq ans, constate-t-il, je n'étais guère plus riche et j'étais devenu complètement bête » (*ibid.* 166). Ce thème de l'abêtissement revient également dans *La fin des songes,* où le traducteur Marcel Larocque se demande comment il peut « reprendre tous les jours ce travail idiot de traduction dans un journal » (Élie 1950, 16), pour un « ridicule salaire » (*ibid.* 61). D'humeur changeante et imprévisible, le solitaire Marcel affichait une attitude étrange. Des crises de « confusion de personnalités » (*ibid.* 145) ponctuèrent la monotonie de sa vie jusqu'au jour où il se suicida en se jetant sous les roues d'un tramway. La folie et le suicide constituent deux sous-thèmes de cette étude.

En 1992, j'ai fait paraître dans le magazine *Circuit*[5] un article intitulé « Suicides et folie chez les traducteurs imaginaires » dans lequel je rapporte des cas de suicides chez les traducteurs réels et fictifs. Dans son autobiographie, *À l'ombre du mancenillier*, Pierre Benoît écrit qu'il connut à

---

[3] Cf. Émir dans « Élodie H ou le juste retour des choses » (L. Jolicoeur), Gail Scott dans *Héroïne* (G. Scott).

[4] *La Réception de Monseigneur le Vicomte d'Argenson par toutes les nations du païs de Canada à son entrée au Gouvernement de la Nouvelle-France*, publiée par Pierre Georges Roy, Québec, imprimerie Leger Brousseau, 1890, 23 p. Cette pièce de théâtre serait la première composée au Canada.

[5] Magazine d'information sur la langue et la communication de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ).

BDD-A24417 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:01 UTC)

la Commission d'assurance-chômage deux traducteurs au comportement pour le moins aberrant. Le premier souffrait de délire religieux. « Il prêchait l'évangile en public et se jetait dans la neige les bras en croix chaque fois qu'un policier lui intimait l'ordre de circuler » (Benoît 1981, 200). Il devint fou furieux et sa famille dut l'interner dans un hôpital psychiatrique. Son successeur, lui, souffrait d'un complexe de persécution. Sombre et morose, il se terrait dans son coin, silencieux comme une tombe. Lorsqu'il sortait de son mutisme, toutefois, les résultats pouvaient être désastreux. Il déclencha une panique dans le service le jour où il claironna qu'il était atteint d'un mal vénérien. Un médecin l'examina et conclut que « le seul mal dont souffrait ce pauvre homme se trouvait situé dans une autre partie de son anatomie, le cerveau » (*ibid.*). Ironie du sort, on muta le malade au ministère de la Santé nationale et du Bien-être social…

Pour sa part, Marcel Paré me confia que son cabinet de traduction, Publicité-Services, perdit au moins quatre collaborateurs de façon tragique : la corde, le revolver et deux morts par noyade.

Heureusement, ceux qui embrassent la carrière de traducteur ou de traductrice ne connaissent pas tous une fin aussi tragique et ne sombrent pas forcément dans la démence, quoi qu'en pensent certains cyniques… Personne à ma connaissance n'a jamais démontré que marcher sur les traces de saint Jérôme représentait une menace pour la santé mentale. Que les étudiants en traduction se rassurent.

Au-delà des clichés

Le nombre de personnages-traducteurs se multiplie à partir de 1960 ; on assiste véritablement à l'émergence de cette figure dans la littérature québécoise : une soixantaine de romans ou nouvelles présentent au moins un traducteur ou un interprète comme protagoniste. Deux romans en comptent jusqu'à neuf : *Tuez le traducteur* (1961) de Léa Pétrin et *Sylvie Stone* (1969) de Michel Beaulieu. *Nata et le professeur* (1988) d'Alice Parizeau et *Visions de Jude* (1990) de Daniel Poliquin ne sont pas en reste avec cinq chacun.

Mais il y a plus important encore que le nombre de traducteurs dans les œuvres. Les auteurs québécois vont bien au-delà des clichés et des mentions superficielles qui servent habituellement à décrire les traducteurs fictifs en littérature. En scrutant les textes, on peut, en effet, obtenir des renseignements étonnamment précis sur le sexe de ces personnages, leur âge, leur état civil, leur niveau de scolarité, leur employeur et le genre de travail qu'ils effectuent.

Dans les œuvres dépouillées, on dénombre deux fois plus de traducteurs fictifs que de traductrices fictives, leur âge moyen est d'environ 35 ans, la majorité d'entre eux vivent seuls (ils sont célibataires, séparés, divorcés ou veufs) et ceux qui vivent en couple n'ont jamais plus de deux enfants.

BDD-A24417 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:01 UTC)

Parmi ces personnages figurent des journalistes, des écrivains, quelques professeurs, un ou deux commis, un apôtre, un pape, deux prêtres, un lion[6] ainsi que plusieurs machines à traduire !

Le traducteur fictif est habituellement une personne cultivée qui détient un diplôme universitaire dans une des disciplines suivantes : droit, médecine, biologie animale, géographie, génie, lettres, linguistique, traduction. Il traduit de tout : des catalogues de constructeurs automobiles, des annonces de corsets, des manuels de mécanique, Pétrarque, la *Bible*, des manuscrits persans, des dépêches, des bandes dessinées, les débats parlementaires, de la propagande nazie…

Non seulement les auteurs nous renseignent sur ce que traduisent les traducteurs à qui ils insufflent une vie fictive, mais ils nous les montrent souvent à l'œuvre à leur table de travail. Que l'on songe, par exemple, au roman *Les grandes marées,* dans lequel Jacques Poulin décrit par le détail les instruments de travail du traducteur T.D.B. (Teddy Bear), retiré sur son île au milieu du Saint-Laurent :

> D'aussi loin qu'il se souvenait, il avait toujours aimé les dictionnaires et les encyclopédies. Le *Petit Robert*, le gros *Harrap's*, le *Grand Larousse*, le petit *Littré*, le gros *Webster* remplaçaient les amis qu'il n'avait pas. […] Malheureusement, il ne se souvenait plus s'il fallait traduire « *knuckle ball* » par « balle-jointure » ou bien par « balle-papillon » et il n'avait trouvé la solution ni dans le *Harrap's*, ni dans le gros *Webster*, ni dans le *Grand dictionnaire d'Américanismes* [*sic*]. (Poulin 1978, 17-18)

Mais Jacques Poulin va encore plus loin et nous entraîne dans les méandres de la réflexion du traducteur en train de faire la chasse aux équivalences. T.D.B. doit traduire une bulle dans une bande dessinée de Charlie Brown, où il est écrit : « *All conferences on the mound have been canceled until further notice* ». La description de la réflexion du traducteur, qui tâte diverses solutions, occupe pas moins de quatre pages, ce qui est beaucoup quand on connaît le style épuré et concis de l'auteur. Avec lui, on a la satisfaction d'aboutir, après plusieurs essais de solutions insatisfaisantes, à la formulation : « Aucune conférence au monticule jusqu'à nouvel ordre. » Comment, encore ici, ne pas voir sous les traits de T.D.B. Jacques Poulin lui-même, traducteur de bandes dessinées américaines pour le quotidien *Le Soleil* de Québec ?

Dans son premier roman, *Hélèna*, Claude Tatilon met en scène un romancier forcé par son éditeur de « pondre » quatre romans policiers érotiques par année. Ce « pisse-bouquins » est aussi traducteur pigiste

[6] Dans le roman de Jean Marce, *Jérôme ou De la traduction* Montréal, Leméac, 1990, 241 p.

BDD-A24417 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:01 UTC)

d'annonces publicitaires. Le professeur Tatilon, aujourd'hui retraité et qui enseignait alors la théorie de la traduction au Collège Glendon de Toronto, nous décrit, par l'entremise de son personnage, Philippe Joubert, les qualités d'une bonne adaptation publicitaire :

> Je lui ai expliqué le pragmatisme de ce genre de traduction, où il s'agit beaucoup moins de se montrer fidèle à l'original que d'en produire un équivalent commercialement actif, c'est-à-dire un texte qui informe et qui accroche autant, sinon plus, que l'original. « Belle infidèle » ou plutôt « belle efficace », adaptation plutôt que traduction. (Tatilon 1991, 28)

En bon pédagogue, Claude Tatilon donne même un exemple dans son roman pour illustrer cette règle de traduction.

La traduction plate donnait ceci :

> *Un dernier coup d'œil à votre miroir et vous partez satisfaite. Le Doux & Fin de Queen's galbe votre poitrine sans se laisser deviner.*
> *Tulle élastique, 100 % coton, sans armature, bretelles réglables, fermeture à deux positions.*
> *Existe en blanc, noir, ivoire et champagne.*
> *Doux & Fin*
> *de*
> *Queen's*

La traduction adaptée a finalement donné ceci :

> *Un dernier coup d'œil à votre miroir. Parfait. Sous votre robe légère, le Doux & Fin de Queen's déshabille vos seins. Audacieusement.*
> *Sans se laisser deviner, un souple liseré galbe leurs formes. Harmonieusement. Et son tulle élastique, ses bretelles réglables, sa fermeture à deux positions ajustent Doux & Fin à vos mesures. Parfaitement.*
> *100 % coton*
> *disponible en blanc, noir, ivoire et champagne.*
> *Doux & Fin*
> *de*
> *Queen's*

Le traducteur fictif, sous lequel se cache (mais si peu) Claude Tatilon, nous présente sa conception d'une bonne adaptation publicitaire, le premier jet d'une traduction et la version finale (*ibid.* 27-29). Il ne manque réellement que l'original anglais pour avoir le début d'un petit traité d'adaptation publicitaire…

BDD-A24417 © 2009 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:01 UTC)

Il arrive aussi qu'un écrivain transcende les difficultés ponctuelles de traduction et se laisse aller à des considérations d'ordre théorique sur la traduction, la compréhension ou le phénomène général de la communication. C'est le cas de René Lapierre qui écrit à propos de la traductrice Gayle, dans *Comme des mannequins* :

> Elle supportait facilement cette tension parce que le passage d'une langue à une autre avait pour elle quelque chose de naturel. Comme si comprendre une chose c'était d'abord la traduire, lui donner des sens équivalents : parler de la même chose en n'utilisant jamais les mêmes mots. Mais parler de quoi ? Parler pour qui ? A qui ? C'était ça le fond obscur, ce qu'il y avait précisément là de magnifique et de troublant, et qui lui échappait toujours. Les mots devaient défiler dans sa tête comme des pièces à conviction, des choses accumulables, comparables; différentes mais *semblables* au fond. (Lapierre 1983, 79-80)

Ce paragraphe résume l'essentiel de la problématique de la traduction : comment être *autre* tout en restant le *même*, comment être à la fois « différent » *et* « semblable » ? Est-on sûr d'avoir bien compris le sens de ce qu'il faut traduire ou interpréter? Dans cette enquête en vue d'établir la preuve du sens, les mots sont bel et bien des « pièces à conviction », comme l'écrit si justement René Lapierre. Les articles et les ouvrages savants traitant du processus de la traduction abondent en traductologie. Faut-il s'étonner, dès lors, que l'universitaire René Lapierre évoque ces questions dans son roman ? Il n'est pas le seul à discuter de la traduction d'un point de vue théorique dans une œuvre de fiction. Agnès Guitard, Jacques Poulin, Pierre Baillargeon, Jacques Brault, Nicole Brossard, pour ne citer que ces quelques noms, abordent aussi la traduction d'un point de vue théorique dans leurs œuvres de création.

Refuge de paix ou salle de torture

Par ailleurs, comme on peut le prévoir, les auteurs décrivent en détail les conditions de travail des traducteurs fictifs. Je ne m'y attarderai pas, cependant, et me contenterai de dire ceci : que ces conditions de travail soient jugées bonnes ou mauvaises, les traducteurs de papier ne manquent pas de nous livrer leurs sentiments sur leur métier. Et il n'est pas défendu de croire que ces sentiments sont partagés par les auteurs eux-mêmes. Pour certains, la traduction est un refuge de paix et de tranquillité. C'est le cas pour François Dumontier, traducteur à la Division des débats parlementaires, dans *La maison vide* d'Harry Bernard : « Venu à Ottawa dès 1896, peu après

BDD-A24417 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:01 UTC)

l'avènement de Laurier[7], Dumontier avait été solliciteur d'assurances, journaliste au *Temps* et à la *Justice*, puis fonctionnaire du gouvernement. D'année en année, de patronage en patronage, il s'était hissé jusqu'au poste choisi de traducteur. Comme ses frères en fonctionnarisme, il menait une vie uniforme et satisfaite, sans préoccupations matérielles » (Bernard 1926, 20). [...] « Il aimait son petit traintrain de vie, qui n'exigeait pas plus de travail épuisant que d'effort de pensée » (*ibid.* 26).

D'autres personnages, en revanche, sont agacés d'être obligés de traduire, soit qu'ils ne se sentent pas à la hauteur de la tâche, soit que cette activité nuise à leurs aspirations d'écrivain. La secrétaire-traductrice Hélène Delongchamp dans *Sylvie Stone* de Michel Beaulieu, est un exemple du premier cas. Elle se plaint de son sort en ces termes :

> [J]'aurais dû suivre le conseil de Sophie devenir mannequin les revues de modes les premières pages des magazines les voyages les nuits folles à courir les boîtes avec des hommes d'affaires alors que non j'échoue comme secrétaire-adjointe et on me demande en plus de traduire des textes parce que j'ai passé trois mois à New-York [*sic*] il y a deux ans c'est vrai que j'ai dit trois ans plutôt que trois mois mais c'était pour les impressionner ça me tue ces traductions j'écris mal et je le sais que j'écris mal et je ne trouve jamais l'expression juste du premier coup il faut toujours que je demande à Alain et quand je me relis ça me désespère j'ai hâte que ça finisse qu'ils engagent donc du personnel d'autant plus qu'on ne m'explique jamais les attributions de secrétaire-adjointe d'autant plus que tout le monde se sert de moi ici la belle poire [...] (Beaulieu 1974, 106)

Pour sa part, le personnage anonyme créé par Renée-Berthe Drapeau dans *N'entendre qu'un son* exprime on ne peut plus clairement sa frustration d'avoir à produire des traductions pour l'agence « Les Traductions Clavier », alors qu'elle aimerait se consacrer à l'écriture d'un roman :

> Virginia Woolf écrit mieux que vous, votre jalousie de petite fille. Votre roman soudain troué et blanchi. Vous en avez glissé un mot à monsieur Clavier qui insistait pour que vous l'appeliez Raoul. Vous l'auriez battu. Il ne vous écoutait pas. Je voudrais écrire... Virginia, Virginia... [...] Vous vous êtes enfermée dans votre petit bureau et vous avez constaté cette évidence que vous traduisiez les textes des autres. (Drapeau 1988, 31)

Cette traductrice pourrait faire sien le mot célèbre de Montesquieu qui écrit dans ses *Lettres persanes* : « Si vous traduisez toujours, on ne vous traduira

[7] Sir Wilfrid Laurier (1841-1919), premier ministre du Canada de 1896 à 1911.

BDD-A24417 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:01 UTC)

jamais » (Montesquieu 1936, 284). Si elle en était capable, cette traductrice anonyme du roman de Renée-Berthe Drapeau aimerait se traduire elle-même : « Vous auriez envie de reprendre votre roman à zéro et de le traduire comme vous le faites des articles sur l'artillerie américaine et la cigarette blonde chez Raoul Clavier » (Drapeau 1988, 74).

Havre de paix, source d'agacement, la traduction déclenche aussi des sentiments de frustration, voire d'agressivité. Dans *Opération orchidée*, Christiane Villon fait dire à son personnage Lucie, traductrice comme elle au Bureau de la traduction du gouvernement fédéral :

> — Eh bien, on peut dire que, dans ton cas, le travail c'est la santé. Je ne pourrais pas en dire autant. Moi, je m'emmerde, je m'emmerde et je m'emmerde. On traduit en ce moment un rapport sur les pluies acides ; j'ai jamais rien vu d'aussi rébarbatif, je dirais même d'aussi caustique.
> — C'est parce que tu n'es pas dans le bon bureau. Sais-tu pourquoi nous n'avons jamais trouvé les gens intéressants et spirituels que nous cherchions vainement au gouvernement ? Souviens-toi, fonctionnaire était devenu synonyme de platitude. (Villon 1985, 54).

Sa collègue traductrice, Sylvie, qui deviendra interprète et sera affectée à une mission d'espionnage pour le compte de la Gendarmerie royale du Canada, semble elle aussi se morfondre d'ennui devant son écran cathodique :

> Elle termina rapidement la traduction des derniers paragraphes du rapport qui l'avait si peu intéressée qu'elle aurait été incapable de dire sur quoi il portait cinq minutes après y avoir mis le point final. (Villon 1985, 67)

Devenue interprète-espionne, elle aura l'impression d'être sortie « d'un monde peuplé de fantômes » et d'être entrée « dans un monde rempli d'ombres » (Villon 1985, 58).

Et puisqu'il est question d'interprétation, mentionnons que Jean-François Somcynsky évoque ce métier, contre toute attente, dans son roman érotique, *Vingt minutes d'amour*. L'action, si tant est que l'on puisse parler d'action, se déroule exclusivement entre les quatre murs d'une chambre d'hôtel où un homme et une femme qui ne se sont pas vus depuis huit mois font l'amour. Pendant leurs ébats, la belle laisse vagabonder ses pensées. Et à quoi pense-t-elle, croyez-vous ? Je vous le donne en mille : À des cabines d'interprétation !...

> N'ayant pas vraiment la force de se concentrer sur les événements [...], elle s'était mise à étudier la salle de conférence. Minutieusement. Tellement qu'elle pourrait encore la décrire. Le tableau, vert foncé,

BDD-A24417 © 2009 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:01 UTC)

> avec des mots, des bouts de phrase, des demi-cercles, des flèches, et les indications relatives à la traduction simultanée: *Français* 5, *Anglais* 5 (À l'arrière, les affiches sur les cabines indiquaient correctement : *Français 1, Anglais 5*. Elle n'avait pas mis les écouteurs, étant bilingue). (Somcynsky 1983, 55)

Présente dans les romans érotiques, la traduction l'est aussi dans les écrits de science-fiction, le plus souvent sous la forme de machines à traduire aux performances des plus étonnantes. Dans une nouvelle, « Oméga 8 est amoureux », Jean-François Somcynsky invente un super cerveau, assez différent des ordinateurs connus, qu'il baptise « Oméga 8 » :

> En trois microsecondes, [Oméga 8] engageait cinq cents personnes, en congédiait quatre cent soixante, explorait huit marchés, interprétait les mouvements de la bourse à Montréal, à New York et à Toronto, analysait les décisions de tous nos concurrents, [...] contrôlait les ventes, rationalisait la production, et traduisait les rapports de nos employés qui n'étaient pas encore bilingues. (Somcynsky 1981, 92)

Tout cela en trois microsecondes ! Décidément, notre ami Somcynsky, qu'il donne dans l'érotisme ou la science-fiction, fait preuve d'un certain sens de l'humour... Devant la fabuleuse performance d'Oméga 8, la montre traductrice et le logiciel de traduction automatique conçus par un ingénieur de l'École polytechnique de Montréal, dans le roman *Copies conformes* de Monique LaRue paraissent des inventions bien anodines. Il en est de même de la machine à traduire portative qui livre des « équivalences culturelles », dans une nouvelle d'Agnès Guitard, « Les virus ambiance ».

Conclusion

Qu'est-ce qui se dégage de ce panorama, esquissé à grands traits, de la présence du traducteur dans la littérature québécoise ? Bien que cette recherche amorcée il y a 25 ans n'en soit encore qu'à l'étape préliminaire, je pense pouvoir dire que les personnages-traducteurs trahissent bel et bien les préoccupations des écrivains qui leur prêtent vie. Dans une interview publiée dans *Le Devoir*, François Gravel confiait à une journaliste : « Difficile d'oublier que je suis prof, même quand j'écris » (cité dans Bordeleau 1991, D-7). La plupart des auteurs qui ont montré des traducteurs à l'œuvre dans leurs romans ou leurs nouvelles pourraient affirmer à leur tour : « Difficile d'oublier que je suis traducteur, même quand j'écris. » Le roman de leur vie de traducteur, si je puis dire, semble avoir été pour plusieurs d'entre eux le point de départ de leurs romans fictifs ou a nourri leur processus créatif. Cela est particulièrement vrai d'une Hélène Rioux, par exemple.

BDD-A24417 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:01 UTC)

Par ailleurs, on attend du traducteur qu'il s'astreigne à une double fidélité : fidélité à l'auteur, fidélité aux lecteurs. Il lui faut en quelque sorte servir deux maîtres. Cette double allégeance, examinée à la lumière du contexte sociopolitique canadien, revêt-elle une signification symbolique particulière? Il sera intéressant de chercher à savoir ce que la centaine de traducteurs fictifs peuvent nous révéler de l'imaginaire collectif québécois dans ses rapports avec l'autre. Ma collègue de l'Université de Sherbrooke, Patricia Godbout, qui pilotera désormais ce projet, saura très certainement apporter des éléments de réponse à cette question, elle qui a publié aux Presses de l'Université d'Ottawa en 2004 *Traduction littéraire et sociabilité interculturelle au Canada (1950-1960)*.

Cette étude devrait montrer que l'univers fictif se compose de fragments du réel travaillés au creuset de l'imagination. Ou, pour reprendre une réplique de Claude dans *Le vrai monde* de Michel Tremblay : « J'ai essayé à travers des mensonges de dire ce qui était vrai ». Les personnages-traducteurs dans la littérature québécoise ressemblent à ceux qui peuplent les romans d'un Jacques Poulin ou d'un Gilles Archambault. Ceux de Poulin se croient des écrivains ratés, des « commis aux écritures » et ceux d'Archambault sont des « héros qui n'ont rien d'héroïque ».

Entre la réalité et la fiction, on constate quelques divergences importantes. On sait, par exemple, que la profession au Québec comme partout dans le monde a un visage féminin. La proportion de femmes a toujours été supérieure à celle des hommes. Au début des années 1970, la Société des traducteurs du Québec comptait environ 63 % de femmes dans ses rangs. En 1986, ce pourcentage a grimpé à 78 %. En 2000, il se fixait à 68 %. Le profil socio-économique du membre type de l'OTTIAQ ressemblait à celui-ci en 2000 : Il s'agit d'une *femme*, âgée de *45 ans*. Traductrice *agréée*, elle possède près de *15 ans* d'expérience, détient un *baccalauréat* en traduction, travaille en *pratique privée* et traduit principalement de l'anglais vers le *français* et gagne en moyenne *50 000 $* par année Or, dans les œuvres littéraires québécoises, le rapport est inversé : on y dénombre deux fois plus de traducteurs que de traductrices.

Autre différence de taille : les traducteurs fictifs semblent malheureux d'exercer la traduction. Ils se plaignent de leur sort, de leurs conditions de travail, de l'insipidité des textes qu'ils traduisent, de leur faible rémunération, etc. Bref, ils ne sont pas heureux. Les plus dépressifs se suicident ou sombrent dans la folie. Les enquêtes menées auprès des membres de la STQ, puis de l'OTTIAQ ces trente dernières années, font entendre un tout autre son de cloche. Sondage après sondage, les traducteurs « dans la vraie vie » se déclarent, eux, satisfaits de leur sort dans une proportion supérieure à 80 %. Ce pourcentage a même atteint 86 % en 1982.

Il reste que, dans l'ensemble, les portraits de traducteurs peints par les auteurs me semblent assez conformes à la réalité, à l'exception, il va sans dire,

BDD-A24417 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:01 UTC)

des machines à traduire fictives. Les écrivains québécois ayant donné vie à des traducteurs imaginaires pourraient reprendre à leur compte ce que Julien Green a écrit dans *Le langage et son double* : « En tout cas, j'éprouvai une satisfaction nouvelle, qui était d'avoir introduit dans un livre des personnages dont la réalité était indiscutable » (Green 1987, 237). Réalité et fiction se mêlent intimement, comme l'a bien vu l'auteure québécoise Nicole Lavigne qui écrit dans *Moscou la nuit* : « Antoine, le traducteur, n'avait pas seulement traversé le roman, il l'avait vécu réellement, avec toutes les fibres de son être. Tout à coup, il comprit, il comprit qu'il était lui aussi un personnage de fiction, que tout cela, réalité, fiction, se fondait en un seul et même rêve » (Lavigne 1998, 197). Cette étude devrait fournir une preuve supplémentaire que la fiction ce n'est pas le mensonge, c'est mentir pour dire vrai.

Références bibliographiques

Baillargeon, Pierre. « La carrière des lettres ». *L'Amérique française* nº 21 (1944) : 48-56.
Baillargeon, Pierre. *Commerce*. Montréal : Les Éditions Variétés, 1947.
Baillargeon, Pierre. *Les médisances de Claude Perrin*. Présenté par André Gaulin. Montréal : Les Éditions du Jour, 1973 [1945].
Beaulieu, Michel. *Sylvie Stone*. Montréal : Les Éditions du Jour, 1974 [1969].
Bednarski, Betty. *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*. Préface de J.-M. Paquette. Toronto : Éditions du GREF, coll. « Traduire, écrire, lire », 1989.
Belleau, André. *Le romancier fictif*. Québec : Les Presses de l'Université du Québec, 1980.
Benoît, Pierre. *À l'ombre du mancenillier*. Montréal : Éditions Bergeron, 1981.
Bernard, Harry. *La maison vide*. Montréal : Bibliothèque de l'Action française, 1926.
Blais, Marie-Claire. *Une liaison parisienne*. Postface critique de François Ricard. Montréal : Les Quinze éditeur, 1980.
Bordeleau, Francine. « François Gravel. Les contes d'un menteur professionnel ». *Le Devoir* (19 octobre 1991) : p. D-7.
Delisle, Jean. *Au cœur du trialogue canadien, Croissance et évolution du Bureau des traductions du gouvernement canadien (1934 1984)*. Ottawa : Ministère des Approvisionnements et Services, 1984.
Delisle, Jean. *La traduction au Canada / Translation in Canada, 1534 1984*. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa, publié sous les auspices du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada, 1987.
Delisle, Jean. *Les alchimistes des langues*. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1990.
Delisle, Jean. « Suicides et folie chez les traducteurs imaginaires ». *Circuit* 36 (1992) : 14-16.
Delisle, Jean. *Portraits de traducteurs*. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1999.
Drapeau, Renée-Berthe. *N'entendre qu'un son*. Montréal : L'Hexagone, 1988.
Élie, Robert. *La fin des songes*. Montréal : Éditions Beauchemin, 1950.
Gérin-Lajoie, Antoine. *Jean Rivard*. Montréal : Librairie Beauchemin, 1947 [1862].

BDD-A24417 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:01 UTC)

Godbout, Patricia. *Traduction littéraire et sociabilité interculturelle au Canada (1950-1960)*.
Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Regards sur la traduction », 2004.
Green, Julien. *Le langage et son double*. Paris : Seuil, coll. « Points », nº190, 1987.
Guay, Jean-Pierre. *Lorsque notre littérature était jeune*. Propos de Pierre Tisseyre recueillis et
présentés par J.-P. Guay. Montréal : Le Cercle du Livre de France, 1983.
Guitard, Agnès. « Les virus ambiance ». In : Jean-Marc Gouanvic (dir.). Présentation par Jean-Marc Gouanvic. *Les années-lumière. Dix nouvelles de science-fiction*. Montréal : VLB éditeur, 1983 : 77-127.
Lapierre, René. *Comme des mannequins*. Montréal : Les Éditions Primeur, 1983.
Larue, Monique. *Copies conformes*. Montréal : Les Éditions Lacombe, 1989.
Lavigne, Nicole. *Moscou la nuit*. Montréal : Éditions des Intouchables, 1998.
Maurel, Charles. « Nos héros de romans ». *Canada français* (septembre 1945) : 43-45. *Canada français* (janvier 1946) : 263-270.
Montesquieu. *Les lettres persanes*. Introduction de Jacques Bainville. Paris : La cité des livres, coll. « Lettre 128 », 1936 [1721].
Parizeau, Alice. *Nata et le professeur*. Montréal : Québec/Amérique, 1988.
Pétrin, Léa. *Tuez le traducteur*. Montréal : Librairie Déom, 1961.
Poliquin, Daniel. *Visions de Jude*. Montréal : Québec/Amérique, 1990.
Poulin, Jacques. *Les grandes marées*. Montréal : Leméac, 1978.
Saint-Martin, Lori. *Lettre imaginaire à la femme de mon amant*. Montréal : L'Hexagone, 1991.
Somcynsky, Jean-François. « Oméga 8 est amoureux ». In : Jean-François Somcynsky. *Peut-être à Tokyo*. Sherbrooke : Éditions Naaman, 1981 [1966] : 90-103.
Somcynsky, Jean-François. *Vingt minutes d'amour*. Montréal : Le Cercle du Livre de France, 1983 [1978].
Tatilon, Claude. *Hélèna*. Paris : Éditions de l'Arcantère, 1991.
Villon, Christiane. *Opération orchidée*. Montréal : Le Jour, 1985.

BDD-A24417 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:01 UTC)